

Ouverture de la Conférence Marc Bloch donnée par Giacomo Todeschini

Monsieur le Recteur, Monsieur le président de l'EHESS, chers collègues, chers amis de l'EHESS, Mesdame, Messieurs, Cher Giacomo Todeschini,

C'est un très grand plaisir et un honneur pour moi d'introduire Giacomo Todeschini pour cette conférence Marc Bloch, et je remercie Christophe Prochasson de m'avoir proposé de le faire puisque c'est moi qui, voici un an, l'avais invité.

Dans une maison qui se revendique de fondateurs comme Marc Bloch et Jacques Le Goff, l'histoire de l'économie médiévale européenne de Giacomo Todeschini a d'évidence sa place. Sur des questions explorées de longue date et sur lesquelles la documentation est disponible depuis si longtemps, votre oeuvre démontre avec éclat que des renouvellements importants sont possibles, et d'une manière qui non seulement convainc les spécialistes et intéresse le monde savant, mais également interpelle la société contemporaine.

Vous êtes historien, de cette grande tradition de l'Université de Bologne, celle de votre maître Ovidio Capitani, celle de Paolo Prodi, tradition qui relie l'histoire médiévale tant à la théologie qu'au droit, à la science politique et à la sociologie. Cette tradition continue contre vents et marées à prendre au sérieux la dimension économique de l'activité humaine tout en repérant des inflexions, des transformations lentes mais radicales dans cette histoire pas si immobile que cela, celle des structures d'échanges et de finance des communautés urbaines italiennes auxquelles vous consacrez vos travaux.

Comme une partie de l'Italie intellectuelle, que les Français tendent à négliger, vous étiez initialement davantage tourné vers l'univers germanique que français - votre nom vous y destinait, et travailler à Trieste, convergence des influences germaniques, italiennes et slaves du sud ne pouvait vous aider à maintenir cette ouverture -, même si cela ne vous a pas encore amené à travailler linguistiquement l'impact de la Réforme protestante. Votre univers savant est en tout cas fortement marqué par Weber, Sombart, voire Schumpeter et par les pratiques philologiques profondes qui sont peu communes en France. Ceci vous permet d'ailleurs de contribuer aujourd'hui à une Europe des historiens et à une écriture de l'histoire européenne centrées ailleurs que sur la Manche.

Heureusement pour nous, vous avez quand même rapidement rencontré le monde des médiévistes français, dans les années 1980 si je suis bien informé, et cette rencontre est devenue une amitié profonde - il faut dire que la France - et notamment l'EHESS - importe beaucoup d'idées voire d'historiens d'Italie, notamment en histoire médiévale, sans toutefois traduire beaucoup. Dans votre cas, même si cela a demandé beaucoup de temps et d'énergie, et l'engagement de collègues, de traducteurs et de maisons d'édition courageuses que je salue en cette occasion, la traduction en français est venue, assez largement si je peux en juger à l'aune de sa rareté habituelle. *Richesse franciscaine* est parue en 2008 chez Verdier (4 ans seulement après l'édition italienne), *Au pays des sans-nom* en 2015, également chez Verdier, (8 ans après l'original). L'an dernier (avec cette fois 15 ans de retard), Albin Michel a accueilli dans "L'évolution de l'humanité" *Les marchands et le Temple*, sous-titré *La société chrétienne et le cercle vertueux de la richesse du Moyen-Âge à l'Époque moderne*, dont le titre dit bien l'ambition. Trois livres traduits, ce n'est pas beaucoup si l'on considère la vingtaine de monographies à votre actif, mais ce n'est possible que parce que ces livres - les deux premiers en tout cas, je souhaite le même sort au dernier - ont rencontré un véritable succès. Des revues qui ne s'intéressent pas habituellement à l'histoire médiévale, celle d'ATD Quart Monde par exemple, ou *Finance et Bien commun*, une revue d'éthique de la finance, ont publié des comptes rendus élogieux, ce qui suggère que votre travail répond à une vraie demande sociale - ce dont je suis convaincu.

Bien sûr, les collègues lisent quant à eux également vos travaux italiens, et vos travaux d'édition critique de textes qui ont permis d'accéder enfin, dès 1980, au *Traité des contrats* de Pierre de Jean Olivi, texte fondamental pour la doctrine franciscaine et plus largement catholique du droit et de la pensée économiques dont l'édition française dut attendre, elle, 2012 et Sylvain Piron. Et votre oeuvre est particulièrement lue et méditée à l'EHESS, où nos collègues médiévistes mais aussi juristes, philosophes, politistes et maintenant économistes (la préface de *Les Marchands et le Temple* est signée Thomas Piketty) vous lisent avec gourmandise. Avec votre retour à l'étude de la place des juifs dans l'économie et la société médiévales dans votre dernier livre sur *Les juifs dans l'Italie médiévale* (2018), vous revenez à un de vos premiers thèmes et attirez aussi les spécialistes d'études juives.

Je ne prétendrai pas dire pourquoi votre oeuvre acquiert ainsi une place aussi centrale. Permettez-moi néanmoins une hypothèse.

Il y a une vingtaine d'années - finalement peu avant la publication italienne de *Les marchands et le Temple*, Jean-Frédéric Schaub nous donnait, dans la même collection, la traduction du bel *Antidora* de Bartolomeo Clavero. Séduisant par sa radicalité à coup sûr, par son don quichottisme même, mais durcissant les oppositions, celui-ci affirmait la pérennité en plein âge classique d'une doctrine économique et sociale catholique pure, unifiée, traduite dans le droit, et que sans doute seule la Révolution française et l'invasion napoléonienne renversèrent partout sur le continent; à l'inverse, vous nous montrez les continuités - qui viennent jusqu'à aujourd'hui, même si vous ne le montrez pas directement -, les ambiguïtés et les paradoxes d'une théologie qui englobe l'activité économique, mais aussi lui donne sa place, une grande place, qui lui assigne une mission, lui dit comment s'orienter et se justifier, qui l'accommode en quelque sorte à sa sauce sans renoncer à l'essentiel. Ce processus continue à l'âge classique et, vous le suggérez, ne s'y

arrête pas mais se poursuit même derrière la sécularisation et le désenchantement. Ce résultat découle, à n'en pas douter, de votre manière de lire, de rechercher non pas la cohérence stricte de doctrines individuelles ou dogmatiques mais l'émergence de configurations de vocabulaires et de sens qui s'imposent peu à peu à tous les auteurs, à toutes les doctrines, et disent plus sur chaque époque que les doctrines elles-mêmes. Cette méthode est puissante et convaincante - même si difficilement répliquable si vous me permettez cette petite pique positiviste qui est un hommage indirect à votre érudition. Il s'agit bien d'une généalogie des concepts économiques, mais d'une généalogie ouverte, non déterministe, où beaucoup d'économistes devraient découvrir la dépendance en général inconsciente et parfois inquiétante de leur outillage envers la théologie... sauf, pour paraphraser Keynes, à devenir les esclaves de théologiens morts.

Alors que les positions d'un Clavero ou d'un Polanyi radicalisent les oppositions au risque d'étouffer dans l'oeuf les potentialités transformatrices du social, votre travail met en évidence les violences sociales, leur étroite cohérence avec la légitimation de l'économie et ce certaines pratiques des marchés, sans récuser ceux-ci en bloc pour autant. Il nous aide à comprendre par exemple les reconfigurations de l'exclusion contemporaine ou des élites dites "mondialisées". Il montre ainsi comment l'abolition de l'esclavage débouche paradoxalement sur une exclusion des pauvres sans travail, comment la reconnaissance des vertus sanctificatrices de l'investissement "en vue du royaume de Dieu" débouche sur l'exclusion des juifs, figures de l'accumulation pour elle-même. Vous éclairez ainsi les guerres cruciales aujourd'hui entre la figure du travailleur pauvre et celle du paresseux abusant des droits sociaux, dans un contexte de lutte parfois molle contre le travail forcé. Vous éclairez aussi la révérence omniprésente envers l'entrepreneur (*high tech* de préférence) contre le rentier (nécessairement "passif"), qui anime tant le gouvernement qui encourage le capital financier "productif" contre l'immobilier que la Banque centrale européenne qui annule le rendement des placements "sans risque".

Finalement, malgré la parenté apparente avec l'*Archéologie du savoir*, c'est bien à Weber que vous restez fidèle, même si son *Ethique protestante* reçoit de vos travaux un coup décisif. La fidélité, bien plus importante, est dans l'esprit : une véritable sociologie historique - davantage pour moi - qui articule les pratiques et les représentations de groupes sociaux bien construits, comme dans le bel article que vous aviez consacré à la comptabilité à parties doubles et à la rationalité économique dans *Ecrire compter mesurer*, publié Rue d'Ulm en 2006. Les communautés monastiques, le monde des marchands, celui des sans-nom... ont une véritable existence dans vos livres, loin d'être de simples catégories abstraites, et ils nous amènent à nous interroger sur la pertinence de nos catégories aujourd'hui, et sur la présence en leur sein de rémanences de cette théologie si puissante, si séduisante par son ambition, et si insidieuse dans ses exclusions.

Voici, au fond, pourquoi j'ai souhaité vous entendre aujourd'hui, chez Giacomo: non pas pour vous demander votre avis sur la société contemporaine et comment surmonter les tensions sociales liées à la mondialisation, à l'innovation technologique ou aux mutations climatiques, mais parce que votre oeuvre est emblématique des sciences sociales telles que nous les souhaitons à l'EHESS : celles qui, dans des circonstances telles que celles-ci, permettent en mobilisant toutes les traditions intellectuelles de mettre à distance dans le temps et dans l'espace - et face aux mutations actuelles, c'est bien le temps long qui s'impose - et ainsi de penser véritablement ce qui fait, ou ce qui pourrait défaire, nos sociétés.

Cher Giacomo, nous vous écoutons